

## **(S') écrire en français : La langue française et l'expérience d'étrangeté chez Hélène Lenoir**

Lucía Montaner Sánchez

Universitat de València

[Lucia.montaner@uv.es](mailto:Lucia.montaner@uv.es)

### **Résumé**

Cet article est une tentative de réflexion à propos de l'emploi de la langue française chez Hélène Lenoir. Tout au long de celui-ci on essayera de penser le fait d'utiliser la langue maternelle (le français) dans un pays autre que la France, l'Allemagne, pays où l'auteur réside depuis 1980. On essayera de montrer de quelle façon écrire et parler en français pourraient se convertir en des mécanismes qui favoriseraient la reterritorialisation, tel que Deleuze et Guattari le pensaient. Dans ce sens, la langue française serait ce *ritornello*, au sens philosophique, permettant de créer et d'habiter des nouveaux « territoires ».

### **Mots-clès**

Hélène Lenoir, langue française, *ritornello*, territoire, reterritorialisation, déterritorialisation.

## **1 Introduction**

Hélène Lenoir est un auteur français contemporain<sup>1</sup> qui habite en Allemagne avec sa famille depuis 1980. Germaniste de formation, elle enseigne le français dans un lycée d'une petite ville proche de Francfort où elle réside dès lors. Hélène Lenoir combinerait donc, dans son nouveau pays d'accueil, sa profession d'enseignante avec sa passion pour l'écriture.

En conséquence, depuis 1980 l'auteur vit l'expérience d'être étrangère et cette situation d'étrangeté l'aurait conduit à s'immerger dans des coutumes, des mœurs et des rites qui ne sont pas les « siens », qui sont étrangers, d'autrui. Ainsi Hélène Lenoir établit une ferme relation avec une langue qui n'est pas « sa langue maternelle ».

Lors d'un entretien maintenu avec l'écrivain en octobre 2011, elle avoua qu'écrire en français « c' [était] un travail de peur de perdre [sa] langue, c' [était] ce côté exercice, c' [était] du labeur ». Enseigner le français, parler et écrire en français, sont devenus ainsi les moyens par lesquels l'auteur dit lutter contre l'oubli ; un exercice constant de mémoire et, pourquoi pas, de « thérapie » contre l'inévitable érosion que les années et le quotidien exercent sur ses origines francophones. Selon cette perspective, l'emploi de la langue française chez Hélène Lenoir assumerait donc la fonction identificatrice, la façon dont l'auteur maintient et réaffirme ses liens avec la France.

---

<sup>1</sup> Hélène Lenoir initie sa carrière littéraire en 1994 avec *La Brisure*, un premier recueil de nouvelles publié à la prestigieuse maison d'édition parisienne, les Éditions de Minuit. *Bourrasque* fut la suivante publication, en 1995, suivit d'*Elle va partir*, en 1996, *Son nom d'avant*, en 1998, puis *Le Magot de Momm* en 2001, l'un des romans les plus célèbres de l'écrivaine. En 2003, paraît *le Répit*, puis *l'Entracte*, en 2005, et *La Folie Silaz* en 2008. *Pièce Rapportée*, publiée en septembre 2011, est la dernière parution de l'auteur jusqu'au moment.

Cependant, est-ce que serait-il possible de penser l'emploi de la langue originelle loin du pays d'origine non comme une réaffirmation identitaire ou un travail de mémoire mais comme un moyen d'adaptation à un nouvel entourage ? Est-ce que parler la langue « maternelle » ailleurs pourrait être, en l'occurrence, ce qui nous ferait sentir comme chez nous ? En d'autres termes, est-ce que l'emploi de langue française pourrait-il, finalement, construire un nouveau « chez nous » à l'étranger ?

Cet article tentera de montrer de quelle façon parler et écrire en français pourraient être compris comme les moyens par lesquels Hélène Lenoir aurait pu construire des nouveaux liens avec son pays d'accueil. La langue française deviendrait donc ce mécanisme qui favoriserait la reterritorialisation au sens deleuzien du concept de l'individu-étranger. Suivant cette démarche, le français pourrait être conçu comme le *ritornello* dont Deleuze et Guattari parlaient tout au long de leur création philosophique, cette musique qui apaise l'angoisse d'être loin de son territoire permettant, en même temps, de se « reterritorialiser » ailleurs.

## 2 Deleuze et la littérature

Gilles Deleuze avait une conception assez particulière de la littérature. Selon le philosophe, la littérature était un exercice de devenir, c'est-à-dire, de processus, de changement constant qui ne visait surtout pas l'imitation d'une forme particulière ou à laquelle on pourrait s'identifier. En effet, la littérature n'aurait selon Deleuze qu'une seule tâche, celle de faire naître une langue originale et inconnue dans une langue ordinaire et courante. Tel qu'il l'écrit au début du chapitre premier de *Critique et Clinique* intitulé « La littérature et la vie » :

Écrire n'est certainement pas imposer une forme (d'expression) à une matière vécue. La littérature est plutôt du côté de l'informe, ou de l'inachèvement, comme Gombrowicz l'a dit et fait. Écrire est une affaire de devenir, toujours inachevé, toujours en train de se faire, et qui déborde toute matière vivable ou vécue. C'est un processus, c'est-à-dire un passage de Vie qui traverse le vivable et le vécu. (Deleuze, 1993 : 11)

Deleuze était sensible à la « grande littérature », celle qui fait comprendre, sentir, percevoir des problèmes universels. Il pensait que la bonne littérature ne devait pas raconter la petite affaire, l'aventure particulière de l'auteur. Ainsi, la littérature aurait un grand souci : celui de créer des « personnages-concepts » ; des personnages qui pensent et qui nous font penser la vie, comme Robinson Crusoé, le capitaine Ahab, Martin Eden, Phèdre, Médée... Deleuze établit de cette façon une correspondance, un pont, entre la philosophie et la littérature : le philosophe s'en charge de créer des concepts pendant que l'écrivain s'occupe de créer des personnages. Néanmoins, le concept serait souvent un personnage (Zarathustra chez Nietzsche) pendant que le personnage aurait souvent la dimension de concept.

Dans ce sens, Deleuze pense la littérature comme quelque chose d'immense, un art qui communique avec la vie en tant qu'elle arrive à exprimer des concepts, à transmettre des idées. La littérature et la philosophie auraient donc de commun leur capacité de montrer la vie, de donner compte de celle-ci. Dans *L'Abécédaire de Gilles Deleuze*, un long entretien télévisé réalisé par Claire Parnet, le philosophe avoue préférer les auteurs classiques comme Zola, Hugo, Melville, Proust ou Faulkner, tandis qu'il admet ne pas comprendre de prime abord les auteurs contemporains comme Beckett ou Robbe-

Grillet. Cinq années s'avérèrent nécessaires pour qu'il puisse saisir leurs nouveautés littéraires.

Selon notre vision, Hélène Lenoir réussirait à transmettre dans ses romans des problèmes universels et communs dédiant sa création littéraire à l'éternel conflit entre l'individu et le groupe. Dans ce sens, on retrouve tout au long de l'œuvre de l'écrivain l'extension de l'idée kantienne de « l'insociable sociabilité » des hommes développée dans *Idée pour une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* que plus tard Freud reprendra dans ces multiples travaux, concrètement dans *Le malaise dans la civilisation*. Nos recherches sur l'œuvre de Lenoir tournent autour de l'ontologique question du malaise de l'individu en société car les relations qui apparaissent dans son univers narratif sont le reflet, ou plutôt l'effet, des inévitables tensions existantes entre les désirs et les espoirs de l'individu et les contraintes des groupes de référence.

### 3 La langue française comme *ritornello* deleuzien

Tout au long de sa création philosophique, Deleuze utilise divers concepts et images pour tenter d'expliquer sa conception de la vie, du monde, de l'art. De son grand éventail conceptuel nous avons choisi quatre idées qui vont nous aider à continuer à réfléchir autour de l'œuvre d'Hélène Lenoir, ce qui la caractérise, selon une approche deleuzienne.

Comme nous l'avons signalé auparavant, l'une des caractéristiques de l'écrivain est le fait d'écrire en français. En 1980, après avoir réalisé une licence d'allemand, elle décide de quitter la France pour aller vivre en Allemagne avec son mari, d'origine germanique ; depuis trente ans qu'Hélène Lenoir vit donc l'expérience d'être étranger. Immersée dans une culture différente à l'originelle, elle enseigne le français, elle parle et elle écrit en français ; comme elle l'a indiqué « c'est un travail de peur de perdre [sa] langue, c'est ce côté exercice, c'est du labeur ».

Dans un premier temps, l'idée de la langue maternelle comme un exercice de mémoire, « de peur de perdre » les origines, comme un moyen de préservation et d'affirmation identitaire, saute aux yeux. Il paraît évident que lorsqu'on vit à l'étranger, loin de la famille, loin du groupe, loin de « chez nous », la langue maternelle se découvre comme un puissant mécanisme de réaffirmation identitaire, un mécanisme psychique de remémoration de tout ce à quoi on appartient ou on pense appartenir.

Mais est-ce que l'on peut penser cela autrement, selon une autre perspective ?

#### 3.1. Les concepts

Deleuze et Félix Guattari écrivirent dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* :

Chez les animaux nous savons l'importance de ces activités qui consistent à former des *territoires*, à les abandonner ou à en sortir, et même à refaire territoire sur quelque chose d'une autre nature (l'éthologue dit que le partenaire ou l'ami d'un animal « vaut un chez soi », ou que la famille est un « territoire mobile »). A plus forte raison l'hominien : dès son acte de naissance, il déterritorialise sa patte antérieure, il l'arrache à la terre pour en faire une main, et la reterritorialise sur des branches et des outils. Un bâton à son tour

est une branche déterritorialisée. Il faut voir comme chacun, à tout âge, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes épreuves, se cherche un territoire, supporte ou mène des déterritorialisations, et se reterritorialise presque sur n'importe quoi, souvenir, fétiche, ou rêve. [...] On ne peut même pas dire ce qui est premier, et tout territoire suppose peut-être un déterritorialisation préalable; ou bien tout est en même temps. (Deleuze & Guattari, 1991 : 66)

Sans aspirer à expliquer exhaustivement des concepts philosophiques si complexes, tâche qui échapperait à nos connaissances et à nos aptitudes philologiques, on essaiera de commenter, *grosso modo*, leurs significations pour arriver, quoique superficiellement, à les cerner.

Influencés par des concepts tirés du monde animal et végétal, Deleuze et Guattari pensent « le territoire » comme la puissance particulière de chaque individu ; c'est l'espace qu'un corps occupe à travers les affects dont il est capable et les affects sont, à leur tour, la puissance de vie, la puissance d'affirmation de chaque individu. Le territoire deleuzien serait donc une sorte de vecteur en mouvement, pas figé, pas limité ; c'est un devenir constant où se produisent des mouvements de « déterritorialisation » et de « reterritorialisation ». On pourrait penser le territoire deleuzien comme ce lieu où on se sent bien, où l'on peut épanouir les potences, les forces, l'élan de vie.

Deleuze relie le concept de territoire à celui de *ritornello* (en musique il s'agit de la répétition d'un motif ou d'un thème). Il pense l'idée de ritournelle à partir de trois situations différentes. Tout d'abord, lorsqu'on est dans notre territoire, ce lieu où on s'épanouit et on est tranquille, là où on chante cette mélodie, cette ritournelle, tralalalala... nous somme chez nous. De même, on chante aussi lorsqu'on n'est plus chez nous, lorsqu'on est en dehors de notre territoire et on essaye de se calmer, de s'apaiser pour ressentir la chaleur du nouveau foyer ; on se reterritorialise, on s'oriente, on ordonne le chaos en chantant la mélodie familière. Puis finalement, on chante lorsqu'on laisse le territoire, lorsqu'on l'abandonne pour toujours en disant « adieu, je m'en vais et tu seras toujours dans mon cœur... ». C'est le mouvement de déterritorialisation.

Le philosophe affirme dans son *Abécédaire* qu'il n'existe pas de territoire sans un vecteur d'issue du territoire, et on ne sort pas du territoire, déterritorialisation, sans qu'au même temps il y ait l'effort pour se reterritorialiser ailleurs, quelque part, dans une autre chose, dans un autre territoire.

### **3.2. La langue française chez Lenoir à partir des concepts deleuziens**

En effet, le français, la langue « maternelle » d'Hélène Lenoir pourrait être aussi comprise comme la ritournelle, tralalalala, que l'auteur chanterait, qu'elle a chantait et continue toujours à le faire, pour se reterritorialiser dans ce nouvel espace qu'est l'Allemagne, un espace différent à celui d'origine, la France.

Dans ce sens, l'Allemagne (compris comme l'espace purement géographique, autre que la France) deviendrait le nouveau territoire de l'écrivaine (le territoire deleuzien, celui des potences) à travers l'utilisation de la langue française. Écrire et parler en français seraient donc pour Lenoir, et selon notre particulière interprétation, le *ritornello* que

Deleuze et Guattari associaient aux mouvements de territorialisation, reterritorialisation et déterritorialisation.

En conséquence, on pourrait penser que l'écrivain écrit et parle en français, sa langue maternelle, en première instance et tel qu'elle l'a affirmé dans l'entretien, comme un exercice de mémoire, de réaffirmation d'une identité française, mais aussi, et selon notre particulière vision, comme une tentative de reterritorialisation. De cette façon la langue française lui permettrait d'établir des nouveaux liens avec ce nouveau territoire qui l'entoure, une apaisante ritournelle qui lui ferait sentir (comme) chez elle.

#### **4 Conclusion**

La langue française, écrire et parler en français, propager la littérature française dans un monde pluriel et divers, traduit donc un effort et une volonté de continuer à établir des différents liens avec tout ce qui nous entoure. La langue française pour le français émigré, la langue maternelle pour l'individu-étranger pourrait être pensée à la fois comme un mécanisme identitaire, d'appartenance groupale, mais aussi, et tel que l'on vient de montrer, comme un mécanisme psychique permettant de continuer à construire des nouveaux liens, des nouveaux rapports identitaires, voire des nouveaux territoires.

#### **Références bibliographiques**

- Deleuze, Gilles. (1993) *Critique et Clinique*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, Gilles & Guattari, Félix, (1991), *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (1994) *La brisure*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (1995) *Bourrasque*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (1996) *Elle va partir*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (1998) *Son nom d'avant*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (2001) *Le Magot de Momm*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (2003) *Le Répit*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (2005) *L'entracte*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (2008) *La folie Silaz*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Lenoir, Hélène. (2011) *Pièce rapportée*, Paris : Les Éditions de Minuit.